

Chapitre I

Paris, 13 mars 2027

Comme souvent lorsqu'il refermait la porte d'un taxi, Nathan apprécia cette sérénité soudaine qui l'enveloppa. La cacophonie et l'agitation extérieures laissèrent place à un ronronnement sourd et il se sentit aussitôt en paix avec le monde, protégé de sa frénésie et de son urgence perpétuelle.

Il déposa son porte-documents sur la banquette, s'épongea le front puis, entre deux inspirations profondes pour calmer son cœur qui tambourinait toujours dans sa poitrine, s'adressa au chauffeur.

— La Sorbonne s'il vous plaît, articula-t-il tout en desserrant sa cravate qui l'étranglait.

Le taxi emprunta aussitôt les voies de bus, se mettant à déboîter à la moindre occasion pour éviter scooters et autres deux-roues.

« Des quais de Seine bondés, comme tous les samedis soirs ! », s'exaspéra-t-il avant de replacer cette mèche poivre et sel qui lui collait au front.

Rive gauche, les deux monumentales horloges du musée d'Orsay indiquaient 20 h 33. Il était plus qu'en retard. Ses yeux vagabondèrent un instant dans le vide, sautant d'un lampadaire à l'autre, avant de se focaliser sur le reflet monochrome que lui renvoyait la vitre fumée.

Il passa sa main sur ses joues creusées et constata que, à presque quarante ans, son visage portait autant la marque des années que ses grands yeux sombres trahissaient l'âme d'un homme que la vie n'avait pas épargnée.

Le taxi se mit à ralentir avant de s'immobiliser au milieu des klaxons. Il hésita à régler la course pour finir à pied mais se ravisa. L'université était trop loin et sa condition physique ne lui permettait plus de parcourir une telle distance.

Dix ans déjà qu'il tentait de se sevrer du tabac. Il avait plus ou moins tout essayé : les patchs, les gommes, l'acuponcture, l'hypnose et les régimes spéciaux à base de racines aux noms imprononçables et aux goûts infâmes. Il se jura de reprendre sa santé en main dès que possible et pourtant, à cet instant précis, il en aurait bien grillé une petite.

Son téléphone se mit à vibrer dans la poche intérieure de son veston. Sa mère. Il hésita mais décrocha.

— Oui, Maman, entama-t-il sur un ton moins enthousiaste qu'il ne l'aurait souhaité.

— Je ne te dérange pas, mon grand ?

— Non, dis-moi tout.

— Je voulais m'assurer que tu irais bien à l'enterrement de Dorian demain matin. Tu comprends, avec les soucis de santé de ton père, nous ne pourrons être présents, expliqua-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Maman, c'était mon parrain, évidemment que j'y serai !

— Ton père sera rassuré. Il a déjà bien du souci, tu imagines.

Il se demanda s'il s'agissait d'une affirmation ou si sa mère attendait une quelconque réponse de sa part. Depuis trois mois que son père enchaînait les chimios, la vie du couple s'était transformée en calvaire quotidien, alternant les ponctions lombaires, les fatigues extrêmes et, pour finir, l'inévitable perte de cheveux qui, au vu de la liste interminable des désagréments occasionnés par le traitement, n'était finalement que le cadet de leurs soucis.

— T'inquiète pas, je transmettrai vos pensées à Françoise.

Il chercha un mot réconfortant, quelque chose qui aurait pu l'apaiser mais, comme toujours dans ces moments-là, ne trouva rien.

— Merci, mon grand. Bonne soirée et à très bientôt, conclut-elle avant de raccrocher.

Nathan fulmina contre sa maladresse coutumièrre et rangea son téléphone. Il tapota des doigts l'accoudoir puis demanda au chauffeur de mettre la radio. Les haut-parleurs ne tardèrent pas à cracher une musique agressive qui lui saccagea les tympans. Il prit sur lui pour rester le plus courtois possible et implora le chauffeur de bien vouloir changer de station.

Ce dernier hocha la tête et tourna le bouton de la radio. Les premières mesures d'un morceau classique se diffusèrent doucement dans l'habitacle, couvrant à peine le grondement sourd de la circulation. Il s'agissait d'un concerto que Nathan crut reconnaître sans pour autant l'identifier. La musique semblait caler son rythme sur celui du moteur, créant un étrange équilibre entre la rigueur des harmonies et le chaos de la ville.

Il esquissa un sourire : le hasard faisait bien les choses, cette atmosphère feutrée convenait parfaitement à la révision de sa conférence sur « l'Apocalypse de Jean ». Il s'enfonça un peu plus dans son siège, les yeux à nouveau rivés sur ses notes, cherchant à fixer dans son esprit l'enchaînement des visions que Jean de Patmos avait eues il y a plus de 2 000 ans. D'abord familières, elles prirent, sous le balayage de l'éclairage au sodium, une densité nouvelle presque fantomatique, comme si le texte lui-même refusait de livrer tout son sens. Alors que, au dehors, cette fin de jour mourant se mêlait subtilement aux halos des réverbères, le temps s'étira comme suspendu entre deux respirations. Puis, au détour d'un carrefour, la silhouette imposante de La Sorbonne se révéla, majestueuse, découpée dans ce crépuscule qui s'installait inexorablement. Nathan referma ses documents et les rangea. Il paya la course, sortit en trombe et gravit quatre à quatre le large escalier sculpté avant de pénétrer dans le hall.

Tout était désert.

Sans prendre le temps de ralentir, il jeta une nouvelle fois un bref regard à sa montre : 21 heures, heure à laquelle il aurait dû commencer sa conférence.

— Professeur Duval ! Par ici, dépêchez-vous ! l'interpella une voix qui s'élevait de derrière les arcades.

Il aperçut l'un des doyens de l'université s'élanter dans sa direction, le corps étriqué dans son costume de parade, et s'arrêter net devant lui, trépignant comme un diablotin.

— Enfin, vous voilà ! Tout le monde vous attend ! lui avoua-t-il en agrippant son bras pour l'inciter à accélérer la cadence.

Nathan se dégagéea de l'étreinte et s'appuya à l'une des colonnades pour reprendre son souffle. Il tenta d'articuler quelques mots mais en fut incapable. Le sang lui battait les tempes. Le vieil homme se risqua de nouveau à lui prendre le bras mais, d'un geste sans appel, Nathan l'invita plus que vivement à lui accorder quelques instants.

— Professeur, ne perdons pas de temps ; tout le monde s'impatiente ! insista-t-il en joignant ses mains à la manière d'un suppliciant.

Nathan inspira une grande bouffée d'oxygène puis, d'un signe de tête, lui indiqua qu'il était prêt à le suivre. Les deux hommes longèrent les arcades avant d'escalader un couloir interminable menant à l'étage. Une fois devant la porte du grand amphithéâtre, le doyen le pria de s'installer au plus vite.

La salle était comble et Nathan eut un instinctif mouvement de recul avant de se résoudre à pénétrer dans l'enceinte grandiose sous les applaudissements d'un auditoire impatient.

Conçue pour des circonstances solennelles et non pour l'enseignement, cette salle de plus de mille places à la structure métallique cachée était l'une des plus belles de Paris.

Comme il l'avait souhaité, l'université lui avait mis à disposition un grand écran et un ordinateur relié à un vidéoprojecteur.

Lorsqu'il arriva devant la tribune, les applaudissements s'estompèrent, laissant place au plus religieux des silences. Il prit une profonde inspiration puis s'éclaircit la voix.

— Bonsoir à toutes et à tous. Je tiens tout d'abord à vous remercier d'être venus si nombreux. Avant de rentrer dans le vif du sujet et de répondre à vos questions, j'aime-rais tout d'abord rétablir certaines vérités oubliées par des siècles de préjugés et d'idées reçues.

D'un signe de la main, il invita le technicien à éteindre les lumières et lança la présentation qu'il avait préparée. Sur l'écran géant apparut une gravure du XV^e siècle retracant l'un des célèbres passages de l'Apocalypse.

On pouvait y voir une pluie d'étoiles souillant lacs et rivières et brûlant les hommes dont les visages, déformés de douleur, témoignaient d'une souffrance extrême. Au-dessous de la gravure, un extrait de l'Apocalypse avait été ajouté.

« Lorsque s'ouvrit le sixième sceau, alors se fit un violent tremblement de terre, et le soleil devint aussi noir qu'une étoffe de crin, et la lune devint tout entière comme du sang, et les astres du ciel s'abattirent sur la terre, et le ciel disparut comme un livre qu'on roule, et les monts et les îles s'arrachèrent de leur place ; et les rois et les puissants, les riches et les pauvres, les esclaves et les hommes libres, tous allèrent se terrer dans la caverne en disant : croulez sur nous et cachez-nous loin de celui qui siège sur le trône et de la colère de l'agneau. »

— Comme vous pouvez l'imaginer, reprit Nathan, je n'ai pas choisi ce passage et cette gravure d'Albrecht Durer au hasard. Dans l'imagerie populaire, l'apocalypse est un événement violent, catastrophique et destructeur pour toute espèce de vie. Pourtant, et n'en déplaise aux amateurs de films catastrophe, je ne suis pas ici pour vous parler de fin du monde.